

Chapitre 1

Café & Amertume

Je jette un coup d'œil à la file qui s'est formée devant mon comptoir et réprime un soupir où se mêlent frustration, colère et fatigue.

Frustration, parce qu'avant d'être submergée, je me suis ennuyée une bonne partie de la journée : après le rush de quatorze heures, tout le monde est retourné au bureau et seuls un ou deux clients sont venus commander un café avant de s'installer près d'une prise, avec un ordinateur portable, dans l'espoir de travailler au chaud et à moindres frais. Certes, j'ai nettoyé les étagères, essuyé les dernières tasses humides et remis un peu d'ordre dans les sachets destinés à la vente directe, mais cela n'a pas suffi à me distraire. Et impossible

d'arranger les fauteuils ou la déco : on a interdiction de laisser un comptoir inoccupé quand un client est encore dans la salle. Qu'est-ce qui motive une telle règle ? Le risque de le voir s'emparer de trois grains de café ou d'une petite cuillère propre ?! Dans ma tête, je me vois déjà en faire la remarque à Alexis, je trouve des mots convaincants et le ton ce qu'il faut d'incisif. Dans la vraie vie, je ne dis rien et tends sa monnaie à un type bourru qui la recompte pour la troisième fois tandis que l'étudiant derrière lui commence à trépigner.

Colère, parce que l'horloge m'indique très clairement que je devrais déjà être chez moi. Ce qui n'est évidemment pas le cas, parce qu'Émilie cumule plus de vingt minutes de retard et que je ne peux pas quitter ce fichu comptoir, surtout si des clients attendent leur commande. J'ai bien envie de leur apprendre qu'une consommation de caféine n'est pas franchement recommandée après seize heures, mais je me contente d'en servir une triple dose avec lait de soja à l'étudiant, qui brandit déjà sa carte bleue. *Oui, je vois bien que tu es pressé et crois-moi, moi aussi j'aimerais m'échapper d'ici au plus vite et, tant qu'on y est, greffer le sens de la ponctualité à la greluche qui me sert de collègue.*

Fatigue, parce que je suis là depuis l'ouverture, parce que j'ai fait des horaires de folie tout au long de la semaine pour filer un coup de main à Alexis qui est apparemment sous l'eau – à quoi faire, bonne question – et enfin, parce qu'Émilie...

Je cesse de ressasser tout cela quand la clochette de la porte m'informe d'une nouvelle arrivée. Ma collègue, rayonnante, entre dans le Managua Café avec un air guilleret et sourit à tout le monde. Enfin.

— Waouh ! s'exclame-t-elle en jetant un coup d'œil à la file qui attend. Il va me falloir un petit café pour pouvoir gérer ! Tu peux me le faire couler pendant que je vais chercher mon tablier ?

Je n'ai pas le temps de répondre qu'elle me plaque un baiser sur la joue et disparaît dans la réserve. L'étudiant, témoin de la scène, rougit autant que moi quand je lui rends son ticket, et en oublie presque qu'il est pressé. Il faut bien dire qu'Émilie laisse à chaque fois une sacrée impression, avec sa chevelure digne d'une star hollywoodienne et son regard de biche. J'en oublierais presque que je suis énervée contre elle et qu'il est hors de question que je lui prépare son expresso.

La cliente suivante détourne aussitôt mes pensées d'Émilie. Boucles brunes, yeux pétillants et traits du visage harmonieux, elle dégage un charme sans pareil en toute simplicité. Son tailleur parfaitement ajusté pourrait me laisser croire qu'elle sort d'un entretien pour un magazine en vogue, et qu'un article du type « Femme d'affaires et femme fatale » sortira à son propos dans les prochains jours. Avec elle posant en couverture, bien entendu.

Il est rare que je bégaie devant mes clients. Pourtant, cette fois-ci, je ne parviens pas à formuler un simple « bonjour ».

— Victoire, tu peux aller voir Alexis, s'il te plaît ?

Je secoue la tête quand Émilie refait surface, histoire de retrouver mon sens des réalités. Ma collègue a soigneusement noué son tablier autour de sa taille, de manière à mettre en valeur ses formes voluptueuses. *Pourquoi sont-elles toutes sublimes, aujourd'hui ?*

— Alexis t'attend, me répète ma collègue.

Je jette un dernier regard à ma cliente, que je délaisse au profit d'Émilie tandis que les questions accaparent mon esprit. Non seulement je ne comprends pas pourquoi il veut me voir maintenant que mon service est terminé, mais je ne saisis pas non plus pour quelle raison il n'est pas venu me parler pendant que la salle était quasiment déserte. Trop occupé à ancrer la trace de ses fesses dans son nouveau fauteuil ?

— Tu y vas ?

Émilie fait mine de me déloger de la caisse en me frôlant légèrement le bras et un frisson remonte aussitôt le long de ma colonne vertébrale.

Une fois dans la réserve, j'ôte mon propre tablier ainsi que mon badge, que je range soigneusement dans mon casier avant de frapper à la porte du bureau.

— Oui ?

J'entre, un tantinet hésitante, avec l'intuition qu'il ne compte pas m'annoncer une bonne nouvelle. Il regarde par la fenêtre, la main dans la poche, et ne prête pas du

tout attention à moi. Là, de profil, on dirait un cadre américain, le jeune homme bien sous toutes les coutures, accro au boulot, qui s'apprête à prendre une décision difficile mais nécessaire à la pérennité de l'entreprise. C'est du moins ce qu'évoquent ses sourcils froncés. Je m'avance d'un pas dans le minuscule bureau rangé à la perfection et le parquet craque sous mon pied. Alexis sursaute et se tourne vers moi.

Je ne sais pas lequel est le plus surpris. Lui, qui ne m'a manifestement pas entendue entrer et me voit apparaître comme un fantôme dans son espace professionnel ? Ou moi, qui découvre avec stupéfaction qu'il tenait en fait un téléphone portable, et que c'est sans doute à son interlocuteur qu'il a dit « oui », plutôt qu'à moi ?

Je me mords la lèvre, un poil gênée par ce quiproquo.

— Hum, d'accord, reprend Alexis dans son téléphone en plantant ses yeux dans les miens.

Est-ce qu'il cherche à me mettre mal à l'aise ? C'est exactement son genre. Je me retiens de lui montrer que son attitude m'est parfaitement égale. Il pourrait très bien prendre la mouche et je n'ai pas le temps pour une prise de bec ce soir. Tout ce que je veux, c'est rentrer chez moi. Enfin.

— Attends une seconde, dit-il dans le combiné. Quoi, Victoire ?

— Émilie m'a dit que tu demandais après moi, donc...

Il fronce un peu plus les sourcils et m'adresse un signe de main équivoque.

— On verra ça demain. Tu peux retourner travailler.

— J'ai fini, l'informé-je à tout hasard. Bonne soirée.

Encore une fois, il remue ses doigts, comme pour m'expédier hors de son bureau. J'ai la désagréable impression d'être un toutou que l'on renvoie à la niche, mais je fais à nouveau profil bas. Si Alexis m'énervé, je ne suis toutefois pas en position de remettre les points sur les i pour le moment. Je quitte donc prestement la pièce, passe par la pointeuse et m'éclipse en adressant un signe de tête à Émilie. Pour tout au revoir, elle me lance un regard interrogateur. Je hausse les épaules. Elle m'a fait poireauter, elle attendra bien demain pour avoir plus de détails sur ce qu'il s'est passé avec Alexis. Ce qu'il ne s'est *pas* passé, d'ailleurs.

L'air vif agresse la peau de mon visage, et je remonte mon écharpe jusque sur mon sourire. Enfin libre ! Je trotte dans les rues de Brive, légère, rassérénée par la fraîcheur de février. Les questions et les doutes m'assaillent presque aussitôt. Pourquoi Alexis voulait-il que j'aille dans son bureau ? A-t-il un problème avec mon travail, une demande à me faire, ou compte-t-il... Je croise instinctivement les doigts pour ne pas me porter malchance. Au début de l'année, lors d'une petite réunion, j'ai enfin osé demander à Alexis s'il serait possible de vendre quelques pâtisseries maison au Managua Café, parce que je commence à en avoir ras la casquette

que des biscuits suremballés et insipides accompagnent les délicieux arômes des cafés que nous servons. Bon, et aussi, je l'admets, parce que j'ai très envie de découvrir si mes petits gâteaux faits maison pourraient plaire à un potentiel éventail de clients. Mais ça, il n'a pas besoin de le savoir.

Je plonge les mains dans mes poches. Le froid commence à se faire vraiment mordant et je ne devrais même plus être dehors à cette heure-ci.

Merci, Émilie.

Après un détour dans une boutique de décoration, plus histoire de me réchauffer que pour acheter quoi que ce soit, je retourne affronter les bourrasques. Par chance, mes parents me louent leur ancien appartement et celui-ci se trouve à quelques centaines de mètres de mon travail, dans le centre-ville. Je n'ai donc pas à prendre la voiture ou les rares bus qui circulent dans le coin. D'ailleurs, je n'ai même pas d'abonnement, même si je vis en Corrèze depuis cinq ou six ans. Il faut bien dire que la ville n'est pas très grande et que j'ai rarement besoin de me déplacer en transports en commun. Tout ce qui m'est nécessaire est accessible à pied ou à vélo et, dans le pire des cas, j'ai une petite voiture qui croupit dans le garage de l'immeuble.

Quand j'arrive enfin, je jette un coup d'œil rapide au deuxième étage. Les rideaux sont tirés : ouf. Cela veut dire que monsieur Michel est très certainement

en train de regarder sa maudite télé, qui résonne dans le couloir et jusque dans la cage d'escalier. Il ne viendra donc pas m'accueillir avec un bonjour mielleux, le regard débordant de sous-entendus, sa moustache grise couverte de miettes. Je m'empresse de pousser la porte cochère et pénètre dans la petite cour intérieure avant de filer en direction de l'escalier qui monte au premier étage. Deux rais de lumière zèbrent le couloir. Le premier s'échappe de la porte entrouverte de Rémi, un nouveau voisin que j'ai croisé pour la première fois le mois dernier. Le second provient de chez moi.

Mon cœur s'emballe immédiatement.

Un cambriolage de tout l'étage ? Et Médor, alors ?

Je tends l'oreille en quête du moindre indice sonore, mais ma respiration, aussi discrète qu'un ouragan, m'empêche d'entendre quoi que ce soit. Instinctivement, j'enlève mon écharpe et l'enroule autour de mon poing, puis m'avance sur la pointe des pieds.

— Ah, Victoire, c'est pas trop tôt ! Nous t'attendions, justement.

Je bondis littéralement quand ma mère ouvre la porte en grand, sans avoir la moindre idée de comment elle m'a entendu arriver.

— Mais ça va pas de me coller une trouille pareille ?!

Je pose ma main sur ma poitrine et tente vainement de calmer mon rythme cardiaque, qui tambourine aussi

bien dans ma cage thoracique que dans mes tempes. À peine ai-je le temps de reprendre mon souffle que je remarque que quelque chose ne va pas. En plus du fait qu'elle se soit introduite chez moi sans même prendre le temps de me prévenir de son arrivée, bien entendu.

Derrière elle se tient mon père, qui tape négligemment du pied et... Rémi ? Rémi qui discute joyeusement au beau milieu de mon salon. Et pas avec n'importe qui : il s'agit de la sublime jeune femme qui est venue prendre son café. Mais qu'est-ce que cela signifie, bon sang ?

— Euh... qu'est-ce qui se passe, là ?

— Comment ça, « qu'est-ce qui se passe » ? Je t'ai bien assez prévenue !

Prévenue ? Mais de quoi est-ce qu'elle me parle ?

Je n'ai même pas le temps de lui répondre que mon père me claque un baiser sur le front sans proférer le moindre mot. Rémi m'adresse un signe de la main, accompagné d'un sourire.

— Vous allez bien ? me demande-t-il sur le ton de la conversation.

Je ne prends pas le temps de lui répondre et dévisage son interlocutrice. C'est sa compagne ? Elle paraît bien plus soignée que lui – jogging troué contre tailleur et jupe bien repassés – et je les trouve plutôt mal assortis, quand bien même mon raisonnement frôle le cliché.

Et puis, même, un seul nom est apparu sur la boîte aux lettres qui jouxte la mienne.

— Oh, pardon, je manque à tous mes devoirs.

Après avoir remonté la lanière de son sac en cuir en prenant bien soin de ne pas coincer dessous ses multiples boucles brunes, elle me tend une main résolue.

— Manon Gautier, agente immobilière.

Je lui serre mollement la main malgré sa prise ferme. Les questions se bousculent dans ma tête et je ne sais même pas par où commencer. Que font tous ces gens chez moi ? Mes yeux les évitent et balayent la pièce en quête de réponse. Pas d'effraction, pas de fuite inquiétante, pas de... Attendez, pourquoi *agente immobilière* ?

Je tourne la tête vers Rémi.

— Il y a un problème avec nos appartements ?

— Hein ? Non, bien sûr que non, je... Eh bien, vos...

Il n'a pas le temps de terminer sa phrase que ma mère l'interrompt.

— On fait estimer l'appartement. Vu que tu n'étais pas là, nous avons invité ton voisin pour qu'il donne quelques informations sur le voisinage et les potentielles nuisances sonores, sachant que vos appartements sont pratiquement identiques.

Ma mâchoire se décroche. Comment ça, « estimer » ?

Je dévisage chaque personne qui se trouve dans mon salon. Mon père me fixe comme si j'étais la dernière des idiots, ma mère fait mine d'être outrée, Rémi passe sa main dans sa barbe de trois jours, visiblement mal à l'aise, et l'agente immobilière, dont j'ai déjà oublié le nom, m'adresse un sourire confus.

— J'imagine qu'il vaudrait mieux que j'attende un moment dans le couloir, que vous puissiez discuter tranquillement.

— Euh, oui, je sors aussi, renchérit mon voisin.

En un clin d'œil, ils disparaissent. Je reporte mon attention sur mes parents.

— Eh ben quoi ? me demande ma mère.

Je referme la bouche, prémâche les mots qui vont en sortir. Mais quand j'écarte les lèvres, seul le silence résonne.

— Victoire, ma grande, on t'avait parlé de tout ça à l'anniversaire de ta sœur.

Entendre mon père m'affubler d'un tel sobriquet me surprend. « Ma grande ». Chercherait-il à arrondir les angles ? Il n'est pas franchement dans la finesse, en règle générale. Ni dans les grandes phrases, et encore moins dans le genre de ceux qui tournent autour du pot.

— On vend l'appartement.